Bible et demande de guérison, délivrance et salut.
par Marc Duwelz, diacre.

La maladie, avec son cortège de souffrance, pose un problème aux hommes de tous les temps.

Frappant sans distinction le riche et le pauvre, le puissant et le faible, le juste et le pécheur, elle ravage les esprits et les corps et va jusqu'à mettre à l'épreuve la foi de ceux qui en sont les victimes.

Les hommes de la Bible ont partagé cette préoccupation. Ancien et Nouveau Testament témoignent de cette présence constante de la maladie au sein de l'humanité mais aussi du profond désir de l'homme d'en être libéré.

L'homme de l'Ancien Testament fait l'expérience que la maladie est, d'une façon mystérieuse, liée au péché et au mal.

Si le récit de la chute, au chapitre 3 du livre de la Genèse, n'y fait pas explicitement référence, il voit, dans la désobéissance au commandement de Dieu l'enjoignant de ne pas manger du fruit « de l'arbre de la connaissance du bien et du mal », l'origine de la mort.

> *[16] Le Seigneur Dieu donna à l'homme cet ordre : « Tu peux manger les fruits de tous les arbres du jardin ; [17] mais l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu n'en mangeras pas ; car, le jour où tu en mangeras, tu mourras. » (Gn 2,17).*

Et cette désobéissance éloigne également l'homme du bonheur voulu par Dieu pour multiplier ses peines.

La maladie, comme tous les autres maux qui affectent l'homme, est donc contraire à l'intention divine initiale.

> *[16] Le Seigneur Dieu dit ensuite à la femme : « Je multiplierai la peine de tes grossesses ; c'est dans la peine que tu enfanteras des fils. […] » [17] Il dit enfin à l'homme : « Parce que tu as écouté la voix de ta femme, et que tu as mangé le fruit de l'arbre que je t'avais interdit de manger : maudit soit le sol à cause de toi ! C'est dans la peine que tu en tireras ta nourriture, tous les jours de ta vie. […] [19] C'est à la sueur de ton visage que tu gagneras ton pain » (Gn 3,16…19).*

Mais, dans un monde où tout dépend de la causalité divine, elle apparait comme un coup qui est porté à l'homme par son Créateur. Ainsi, Job, derrière les malheurs qui l'accablent, ne peut que voir la main de Dieu.

[20] Mes os collent à ma peau et à ma chair, et je n'ai pu sauver que ma peau et mes dents ! [21] […] la main de Dieu m'a frappé. (Jb 19,20-21)

Certains passages de la Bible évoquent clairement la maladie comme une arme offensive que Dieu utilise contre ses ennemis et les ennemis de son peuple.

Elle est, par exemple, l'un des moyens que Dieu emploie pour faire fléchir Pharaon qui refuse obstinément de libérer son peuple. Sur son ordre, hommes et bêtes seront couverts d'ulcères.

[08] Le Seigneur dit à Moïse et Aaron : « Prenez deux pleines poignées de suie de fourneau, et que Moïse la lance en l'air, sous les yeux de Pharaon. […] [10] Ils prirent de la suie de fourneau et vinrent se tenir devant Pharaon ; Moïse la lança en l'air : hommes et bêtes furent couverts d'ulcères bourgeonnant en pustules. (Ex 9,8-12)

Les maladies et les infirmités font également partie des malédictions qui s'abattront sur le peuple de l'Alliance si celui-ci ne reste pas fidèle à ses promesses et ne veille pas à mettre en pratique tous les commandements qu'il a reçus du Seigneur son Dieu.

La liste impressionnante qu'en donne le Deutéronome laisse à penser que non seulement tous ces maux étaient connus en Israël, mais qu'ils étaient couramment imputés au Seigneur.

[15] « Mais si tu n'écoutes pas la voix du Seigneur ton Dieu, […] [21] le Seigneur te fera attraper une peste qui finira par t'éliminer de la terre où tu entres pour en prendre possession. [22] Le Seigneur te frappera de consomption, de fièvre, d'inflammation, de brûlures, de sécheresse, de la rouille et de la nigelle du blé, qui te poursuivront jusqu'à ce que tu disparaisses. […] [27] Le Seigneur te frappera des furoncles d'Égypte, d'abcès, de gale, de pustules, et rien ne pourra t'en guérir. [28] Le Seigneur te frappera de démence, de cécité et d'égarement d'esprit. […] [35] Le Seigneur te frappera aux genoux et aux cuisses de furoncles malins dont tu ne pourras guérir : tu en auras des pieds à la tête. (Dt 28,15…35)

Quand ce n'est pas Dieu lui-même qui frappe, ce sont des êtres supérieurs qui lui sont inféodés. Ainsi en est-il de l'Ange du Seigneur qui sème la mort selon sa volonté.

[35] La nuit même, l'ange du Seigneur sortit et frappa cent quatre-vingt-cinq mille hommes dans le camp assyrien. Le matin, quand on se leva, ce n'était que des cadavres. (2 R 19,35)

Ou encore du Satan qui, dans le livre de Job, n'est pas encore la créature diabolique qu'il deviendra mais un des membres de la cour céleste où il joue le rôle d'accusateur public. « Satan » étant, en effet, à l'origine, un nom commun que la Nouvelle Traduction liturgique de la Bible a traduit avec raison par « l'Adversaire ».

C’est avec le plein assentiment de Dieu que ce Satan pourra infliger à Job toutes les épreuves qu’il va connaître, et la maladie en fait partie.

> *[01] Le jour où les fils de Dieu se rendaient à l’audience du Seigneur, l’Adversaire, lui aussi, vint parmi eux à l’audience. […] [06] Le Seigneur dit à l’Adversaire : « Soit ! voici (Job) en ton pouvoir, mais préserve sa vie. » [07] Et l’Adversaire, quittant la présence du Seigneur, frappa Job d’un ulcère malin depuis la plante des pieds jusqu’au sommet de la tête. (Jb 2,7)*

La maladie apparaît donc souvent comme une sanction qui frappe individuellement ou collectivement selon un principe de « rétribution » par lequel Dieu récompense la juste conduite et sanctionne les comportements coupables.

Mais dans cette conception primitive de la justice divine, il arrive que l’on doive payer pour les fautes des autres.

Ainsi la faute des pères peut-elle être sanctionnée chez leurs descendants, d’où le dicton auquel fait référence le prophète Jérémie : « Les pères ont mangé du raisin vert, et les dents des fils en sont irritées. »

> *[29] « Les pères ont mangé du raisin vert, et les dents des fils en sont irritées. » (Jr 31,29)*

Ce dicton ne fait que reprendre ce qu’on lit dans le livre de l’Exode à propos d’un Dieu qui « punit la faute des pères sur les fils, jusqu’à la troisième et la quatrième génération ».

> *[05] Car moi, le Seigneur ton Dieu, je suis un Dieu jaloux : chez ceux qui me haïssent, je punis la faute des pères sur les fils, jusqu’à la troisième et la quatrième génération (Ex 20,5)*

Cependant, d’autres passages de l’Ancien Testament remettent en question cette modalité du principe de rétribution.

Selon les prophètes Jérémie ou Ézéchiel, le dicton sur les pères et les fils ne saurait être juste. Et Ézéchiel affirme sans ambages que chacun doit payer pour sa propre faute : « Celui qui a péché, c’est lui qui mourra. »

> *[02] Qu’avez-vous donc, dans le pays d’Israël, à répéter ce proverbe : « Les pères mangent du raisin vert, et les dents des fils en sont irritées » ? […] [04] Celui qui a péché, c’est lui qui mourra. (Ez 18,2-4)*

Mais si, dans l'Ancien Testament, l'expérience de la maladie a valeur de châtiment, que ce soit de façon collective ou individuelle, elle est aussi un chemin de conversion car elle permet à l'homme de prendre conscience de son péché.

C'est pourquoi, dans les psaumes dits « de supplication » notamment, le malade qui implore la guérison avoue être justement puni pour ses péchés.

> *[10] Prends pitié de moi, Seigneur, je suis en détresse. La douleur me ronge les yeux, la gorge et les entrailles. [11] Ma vie s'achève dans les larmes, et mes années, dans les souffrances. Le péché m'a fait perdre mes forces, il me ronge les os. (Ps 30,10-11)*

> *[05] J'avais dit : « Pitié pour moi, Seigneur, guéris-moi, car j'ai péché contre toi ! » (Ps 40,5)*

Ce lien traditionnel établi entre péché et maladie se heurte cependant à l'expérience puisque, l'homme biblique en est bien conscient, la maladie peut également frapper les justes.

Dans le livre de Job, cette réalité pose question. Car Job se trouve frappé par la souffrance et par la maladie sans que celles-ci ne soient liées à une faute de sa part.

Dans ce cas, la maladie apparaît comme une épreuve providentielle qui permet à l'homme juste de montrer sa fidélité dans l'attente d'une guérison qui ne saurait tarder.

Il en est de même pour Tobith, privé de l'usage de ses yeux alors qu'il accomplit la volonté de Dieu. À sa plainte, l'archange Raphaël répondra par des paroles rassurantes qui lui promettent une guérison prochaine : « Courage ! Dieu ne tardera pas à te guérir. »

> *[10] Tobith lui répliqua : « Quelle joie pourrais-je encore avoir ? Moi, qui suis privé de l'usage de mes yeux, je ne vois même plus la lumière du ciel, mais je suis plongé dans les ténèbres, comme les morts qui ne contemplent plus la lumière. » […] Raphaël lui dit : « Courage ! Dieu ne tardera pas à te guérir. Courage ! » (Tb 5,10)*

Car puisque c'est Dieu qui frappe, c'est lui aussi qui guérit.

Le même principe de causalité divine qui attribue la maladie à Dieu, lui réserve également le pouvoir de guérison.

> *[39] C'est moi qui fais mourir et vivre, si j'ai frappé, c'est moi qui guéris, et personne ne délivre de ma main. (Dt 32,39)*

> *[26] « Je ne t'infligerai aucune des maladies que j'ai infligées aux Égyptiens, car je suis le Seigneur, celui qui te guérit. » (Ex 15,26)*

C'est donc tout naturellement vers lui que le malade se tourne pour recouvrer la santé.

Les psaumes, notamment, se font l'écho de la prière du malade qui expose à Dieu sa détresse en implorant le secours de sa miséricorde.

> *[03] Pitié, Seigneur, je dépéris ! Seigneur, guéris-moi ! Car je tremble de tous mes os (Ps 6,3)*

Le plus bel exemple de demande de guérison que nous ayons dans la Bible est peut-être celui du roi Ézéchias qui, face à la maladie qui le mène à la mort, se tourne vers le Seigneur et implore sa pitié en évoquant son comportement loyal et sa fidélité à la Loi. Ce à quoi le Seigneur répond en prolongeant la durée de ses jours : « Je vais ajouter quinze années à ta vie », ce qui implique, bien évidemment, la guérison de la maladie dont il est atteint.

> *[01] En ces jours-là, le roi Ézéchias souffrait d'une maladie mortelle. […] [02] Ézéchias se tourna vers le mur et fit cette prière au Seigneur : [03] « Ah ! Seigneur, souviens-toi ! J'ai marché en ta présence, dans la loyauté et d'un cœur sans partage, et j'ai fait ce qui est bien à tes yeux. » Puis le roi Ézéchias fondit en larmes. [04] La parole du Seigneur fut adressée à Isaïe : [05] « Va dire à Ézéchias : Ainsi parle le Seigneur, Dieu de David ton ancêtre : J'ai entendu ta prière, j'ai vu tes larmes. Je vais ajouter quinze années à ta vie. (Is 38,1…5)*

Dieu guérit en réponse à la supplication du malade, mais il peut aussi le faire à la prière d'un intercesseur.

Ainsi, c'est par l'intercession de Moïse, qui demande au Seigneur la guérison de sa sœur Myriam, frappée de la lèpre à cause de son péché et de celui d'Aaron, que celle-ci sera purifiée.

> *[10] Miryam était couverte d'une lèpre blanche comme de la neige. Aaron se tourna vers elle, et voici qu'elle était lépreuse. […] [13] Moïse cria vers le Seigneur : « Dieu, je t'en prie, guéris-la ! » (Nb 12,10.13)*

De même, c'est le prophète Elie, touché par la détresse de la veuve de Sarepta qui vient de perdre son fils à cause de la maladie, qui se tourne vers le Seigneur et obtient de lui qu'il rende la vie à l'enfant.

> *[17] Après cela, le fils de la femme chez qui habitait Élie tomba malade ; le mal fut si violent que l'enfant expira. […] 20 (Elie) invoqua le Seigneur : « Seigneur, mon Dieu, cette veuve chez qui je loge, lui veux-tu du mal jusqu'à faire mourir son fils ? [21] […] Seigneur, mon Dieu, je t'en supplie, rends la vie à cet enfant ! » [22] Le Seigneur entendit la prière d'Élie ; le souffle de l'enfant revint en lui : il était vivant ! (1 R 17,17…22)*

Dans le récit parallèle de la mort du fils de la Sunamite qu'on trouve au second livre des Rois, le prophète Élisée intervient à la supplication de la mère : Dieu lui avait donné un fils qu'elle n'espérait plus et il le lui a repris.

L'homme de Dieu va intercéder afin qu'à sa prière, l'enfant soit rendu à sa mère.

> *[28] Elle dit : « Avais-je demandé un fils à mon seigneur ? N'avais-je pas dit : Ne me donne pas de faux espoir ? » […] [32] Quand Élisée arriva dans la maison, il trouva l'enfant mort, étendu sur le lit. [33] Il entra, ferma la porte pour être seul avec lui, et il se mit à prier le Seigneur […] [36] Élisée appela son serviteur et lui dit : « Fais venir sa mère. » Le serviteur la fit venir. Lorsqu'elle arriva auprès de lui, Élisée lui dit : « Reprends ton fils. » (2 R 4,28…36)*

Si c'est bien Dieu qui guérit, l'Ancien Testament n'exclut pas pour autant le recours aux pratiques médicales.

On trouve, dans le livre du Siracide, un bel éloge de la médecine et du médecin.

Mais Ben Sirac insiste sur le fait que le médecin tient du Seigneur lui-même sa science et sa capacité de soigner : « C'est du Très-Haut qu'il tient son art de guérir »

> *[01] Honore à sa juste valeur le médecin pour ses services : le Seigneur l'a créé, lui aussi. [02] C'est du Très-Haut, en effet, qu'il tient son art de guérir, et le roi lui-même lui fait des présents. […] [06] Le Seigneur lui-même a donné la science à des hommes, pour qu'ils le glorifient dans ses merveilles. (Si 38,1…6)*

Le recours au médecin ne doit donc pas se substituer à la prière qui reste première : « Mon fils, quand tu es malade, ne te décourage pas, mais prie le Seigneur, et lui te guérira. »

L'homme, fut-il croyant, fait donc venir le médecin et bénéficie de toutes les ressources de la science ; mais, avant tout, il prie le Seigneur pour sa guérison.

L'intervention du médecin est elle-même décrite comme une activité religieuse : c'est dans la prière que le médecin trouvera lui aussi l'inspiration nécessaire pour soulager son patient car, en définitive, c'est toujours Dieu qui donne la guérison.

> *[09] Mon fils, quand tu es malade, ne te décourage pas, mais prie le Seigneur, et lui te guérira. […] [12] Puis fais venir le médecin : le Seigneur l'a créé, lui aussi ; qu'il ne s'écarte pas de toi, car tu as besoin de lui. [13] Il est des cas où le rétablissement passe par leurs mains : [14] eux aussi prieront le Seigneur pour qu'il leur donne le moyen de te soulager et la guérison qui te sauvera la vie. (Si 38,9…14)*

Si la maladie vient du péché, le péché est lui-même présenté comme une maladie dont le Seigneur peut guérir ceux qui en sont atteints.

Aussi l'Ancien Testament emploie-t-il le vocabulaire de la médecine et de la guérison pour évoquer la délivrance ou le salut que le Seigneur veut apporter à ses fils égarés.

Mensonge, infidélité, méchanceté, sont autant de maux qui sont évoqués comme des plaies ou des meurtrissures que le Seigneur va panser et faire cicatriser.

> *[01] Quand je voulais guérir Israël, alors s'est dévoilée la faute d'Éphraïm, et les méfaits de Samarie, car ils pratiquent le mensonge. (Os 7,1)*
>
> *[05] Voici la réponse du Seigneur : Je les guérirai de leur infidélité. (Os 14,5)*
>
> *[05] J'avais caché mon visage à cette ville à cause de toute leur méchanceté. [06] Je vais cicatriser sa plaie et la guérir, je les guérirai. (Jr 33,5-6)*
>
> *[26] le Seigneur pansera les plaies de son peuple et guérira ses meurtrissures. (Is 30,26)*

Cette capacité de guérison s'étend même aux peuples étrangers, traditionnellement ennemis d'Israël, et que le Seigneur a frappé à cause de leurs fautes.

> *[22] Le Seigneur frappera l'Égypte, il frappera et guérira. Elle reviendra au Seigneur qui l'écoutera et la guérira. (Is 19,22)*

Cependant, cette volonté du Seigneur peut se heurter à l'endurcissement des cœurs qui empêche la guérison. Ainsi en est-il de Babylone qui reste étrangère à tout espoir de salut.

> *[09] Nous voulions guérir Babylone, mais elle n'est pas guérie. […] Sa condamnation atteint les cieux et s'élève jusqu'aux nues. (Jr 51,8-9)*

Quoi qu'il en soit, même si elle peut prendre une allure positive en tant que démonstration de la fidélité du juste, moyen de rétablir la justice violée par le péché ou d'inciter le pécheur à la conversion, la maladie, comme son nom l'indique, en français du moins, demeure un mal.

C'est pourquoi les prophètes annoncent sa suppression dans le monde nouveau où Dieu placera les siens aux derniers temps. À l'horizon eschatologique, plus de maladie ou d'infirmité, plus de mort prématurée, plus de souffrances ni de larmes.

> *[05] Alors se dessilleront les yeux des aveugles, et s'ouvriront les oreilles des sourds. [06] Alors le boiteux bondira comme un cerf, et la bouche du muet criera de joie (Is 35,5-6),*
>
> *[19] J'exulterai en Jérusalem, je trouverai ma joie dans mon peuple. On n'y entendra plus de pleurs ni de cris. [20] Là, plus de nourrisson emporté en quelques jours, ni d'homme qui ne parvienne au bout de sa vieillesse. (Is 65,19-20).*

Cependant, c'est dans le Nouveau Testament que vont se trouver les réponses les plus complètes aux questions que pose la présence de la maladie en ce monde. Et sur ces sujets, l'enseignement de Jésus va prendre, à bien des égards, le contrepied de l'Ancien Testament.

Tout au long de son ministère, les contacts de Jésus avec les malades sont continus. Les guérisons qu'il accomplit caractérisent son activité.

> *35 Jésus parcourait toutes les villes et tous les villages, enseignant dans leurs synagogues, proclamant l'Évangile du Royaume et guérissant toute maladie et toute infirmité. (Mt 9,35)*

Avec lui, il n'est plus possible de considérer la maladie comme un châtiment divin : elle est un mal dont les hommes souffrent, un signe de l'emprise des forces du mal sur l'humanité.

> *16 Alors cette femme, une fille d'Abraham, que Satan avait liée voici dix-huit ans, ne fallait-il pas la délivrer de ce lien le jour du sabbat ? » (Lc 13,16)*

Jésus ne s'attache d'ailleurs pas à distinguer ce qui est maladie naturelle et possession démoniaque, comme si les deux allaient de pair.

> *16 Le soir venu, on présenta à Jésus beaucoup de possédés. D'une parole, il expulsa les esprits et, tous ceux qui étaient atteints d'un mal, il les guérit. (Mt 8,16)*

Avec Jésus, on sort également de toute logique de rétribution, qu'elle soit directe ou indirecte.

Lorsque les disciples lui demandent, à propos de la situation de l'aveugle-né : « Rabbi, qui a péché : celui-ci, ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? »

> *02 « Rabbi, qui a péché : celui-ci, ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? » (Jn 9,2).*

sa réponse montre, sans aucune ambiguïté, que la maladie n'est pas la conséquence directe d'un péché commis : « Ni lui, ni ses parents n'ont péché. »

> *03 Jésus répondit : « Ni lui, ni ses parents n'ont péché. Mais c'était pour que les œuvres de Dieu se manifestent en lui. (Jn 9,3)*

Face à la maladie, Jésus éprouve de la compassion ; et cette compassion l'incite à la combattre, ce dont témoignent abondamment tous les évangiles.

> *34 Saisi de compassion, Jésus leur toucha les yeux ; aussitôt ils retrouvèrent la vue, et ils le suivirent. (Mt 20,34)*

41 Saisi de compassion, Jésus étendit la main, le toucha et lui dit : « Je le veux, sois purifié. » (Mc 1,41)

En ne s'attachant qu'aux récits de guérison qui concernent des maladies clairement identifiées ou des infirmités physiques, et donc en excluant les exorcismes et les retours à la vie, on trouve une bonne trentaine de récits de guérisons, la majorité d'entre eux étant communs à plusieurs des évangiles.

À cela s'ajoutent, dans les évangiles synoptiques, des sommaires qui décrivent, d'une façon plus générale, l'activité thaumaturgique de Jésus.

55 Ils parcoururent toute la région, et se mirent à apporter les malades sur des brancards là où l'on apprenait que Jésus se trouvait.56 Et dans tous les endroits où il se rendait, dans les villages, les villes ou les campagnes, on déposait les infirmes sur les places. Ils le suppliaient de leur laisser toucher ne serait-ce que la frange de son manteau. (Mc 6,55-56)

La place accordée dans les évangiles à la guérison des maladies des hommes est donc assez considérable et même, dans les synoptiques au moins, elle est quantitativement aussi importante que la place faite aux enseignements de Jésus.

On peut constater que les récits évangéliques ne mentionnent pas toujours une demande explicite de guérison.

On trouve une telle demande dans les récits parallèles des trois synoptiques concernant la guérison d'un lépreux, récits dans lesquels la demande de purification est clairement exprimée.

02 Et voici qu'un lépreux s'approcha, se prosterna devant lui et dit : « Seigneur, si tu le veux, tu peux me purifier. » 03 Jésus étendit la main, le toucha et lui dit : « Je le veux, sois purifié. » Et aussitôt il fut purifié de sa lèpre. (Mt 8,2-3)

Dans un récit propre à saint Matthieu, deux aveugles implorent la pitié du « Fils de David », exprimant implicitement leur désir d'être guéris (Mt 9,27-31)

C'est d'ailleurs ainsi que le comprend Jésus qui les interpelle : « Croyez-vous que je peux faire cela ? »

Et c'est à l'expression de leur foi que la guérison intervient : « Que tout se passe pour vous selon votre foi ! »

27 Tandis que Jésus s'en allait, deux aveugles le suivirent, en criant : « Prends pitié de nous, fils de David ! » 28 Quand il fut entré dans la maison, les aveugles s'approchèrent de lui, et Jésus leur dit : « Croyez-vous que je peux faire cela ? » Ils lui

répondirent : « Oui, Seigneur. » [29] Alors il leur toucha les yeux, en disant : « Que tout se passe pour vous selon votre foi ! » [30] Leurs yeux s'ouvrirent, et Jésus leur dit avec fermeté : « Attention ! que personne ne le sache ! » (Mt 9,27-30)

En revanche, dans un autre récit de guérison de deux aveugles à la sortie de Jéricho, rapportée également par saint Matthieu (Mt 20,29-34) mais également par les deux autres évangiles synoptiques (Mc 10,46-52 ; Lc 18,35-43), la même supplication est suivie, cette fois, d'une demande explicite de guérison.

[30] Et voilà que deux aveugles, assis au bord de la route, apprenant que Jésus passait, crièrent : « Prends pitié de nous, Seigneur, fils de David ! » […] [32] Jésus s'arrêta et les appela : « Que voulez-vous que je fasse pour vous ? » [33] Ils répondent : « Seigneur, que nos yeux s'ouvrent ! » [34] Saisi de compassion, Jésus leur toucha les yeux ; aussitôt ils retrouvèrent la vue, et ils le suivirent. (Mt 20,30…34)

Chez saint Marc, la guérison d'un sourd-bègue (Mc 7,31-37), tout comme celle de l'aveugle de Bethsaïde (Mc 8,22-26), s'effectue à la demande de l'entourage qui supplie Jésus de poser la main sur le malade.

[32] Des gens lui amènent un sourd qui avait aussi de la difficulté à parler et supplient Jésus de poser la main sur lui. (Mc 7,32)

[22] Jésus et ses disciples arrivent à Bethsaïde. Des gens lui amènent un aveugle et le supplient de le toucher. (Mc 8,22)

Dans le récit de la guérison de la belle-mère de Pierre qui a la fièvre, on peut considérer qu'il y a une demande implicite dans les récits de saint Marc (Mc 1,30) et de saint Luc (Lc 4,38), mais chez saint Matthieu, la guérison semble s'opérer à la seule initiative de Jésus.

[14] Comme Jésus entrait chez Pierre, dans sa maison, il vit sa belle-mère couchée avec de la fièvre. [15] Il lui toucha la main, et la fièvre la quitta. Elle se leva, et elle le servait. (Mt 8,14-15)

Il en est de même dans le récit de la guérison de l'homme à la main desséchée, que rapportent les trois synoptiques (Mt 12,9-14 ; Mc 3,1-6 ; Lc 6,6-11), tout comme dans celui de la guérison de l'hydropique, propre à saint Luc (Lc 14,1-6).

[10] Or il s'y trouvait un homme qui avait une main atrophiée. Et l'on demanda à Jésus : « Est-il permis de faire une guérison le jour du sabbat ? » […] [13] Alors Jésus dit à l'homme : « Étends la main. » L'homme l'étendit, et elle redevint normale et saine comme l'autre. (Mt 12,10.13)

Dans ces deux situations, c'est Jésus qui prend l'initiative de la guérison « un jour de sabbat », sans qu'aucune demande du malade ou de son entourage ne soit mentionnée.

C'est aussi le cas dans le récit de la guérison du paralytique de la piscine de Bethzatha (Jn 5,1-18), tout comme dans celle de l'aveugle né (Jn 9,1-41) que l'on trouve chez saint Jean,.

Dans le récit synoptique de la guérison d'un paralytique, celle-ci n'intervient que dans un deuxième temps, comme attestation du pouvoir de Jésus de pardonner les péchés (Mt 9,1-8 ; Mc 2,1-12 ; Lc 5,17-26)

> *02 Et voici qu'on lui présenta un paralysé, couché sur une civière. Voyant leur foi, Jésus dit au paralysé : « Confiance, mon enfant, tes péchés sont pardonnés. » 03 Et voici que certains parmi les scribes se disaient : « Celui-là blasphème. » 04 Mais Jésus, connaissant leurs pensées, demanda : « Pourquoi avez-vous des pensées mauvaises ? 05 En effet, qu'est-ce qui est le plus facile ? Dire : "Tes péchés sont pardonnés", ou bien dire : "Lève-toi et marche" ? 06 Eh bien ! pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir, sur la terre, de pardonner les péchés… – Jésus s'adressa alors au paralysé – lève-toi, prends ta civière, et rentre dans ta maison. » (Mt 9,2-6)*

Enfin, on pourrait dire que, dans le cas de la guérison de la femme hémorroïsse, non seulement il n'y a pas de demande explicite, mais Jésus semble guérir « à son corps défendant » (Mt 9,20-22 ; Mc 5,25-34 ; Lc 8,43-48) et sans volonté expresse de sa part.

> *43 Or, une femme qui avait des pertes de sang depuis douze ans […] 44 s'approcha de lui par-derrière et toucha la frange de son vêtement. À l'instant même, sa perte de sang s'arrêta. 45 Mais Jésus dit : […] 46 « Quelqu'un m'a touché, car j'ai reconnu qu'une force était sortie de moi. » 47 La femme, se voyant découverte, vint, toute tremblante, se jeter à ses pieds ; elle raconta […] comment elle avait été guérie à l'instant même. 48 Jésus lui dit : « Ma fille, ta foi t'a sauvée. Va en paix. » (Lc 8,43…48)*

Quels enseignements tirer de ces nombreux récits évangéliques de guérison ?

Un premier point que je voudrais souligner est l'importance essentielle que la foi chrétienne accorde à la corporalité humaine, et à tout ce qui peut l'affecter : la place faite aux guérisons dans la narration évangélique en est la preuve.

Si celui que nous confessons comme Fils de Dieu s'est occupé des maladies et des misères des hommes, et s'est appliqué à les soulager, c'est parce qu'il a partagé et assumé pleinement la dimension corporelle de la vie des hommes, en ce que nous appelons précisément son « incarnation ».

C’est donc en toute confiance que l’homme peut remettre entre les mains de Dieu tout ce qui affecte cette dimension corporelle à travers la maladie, le handicap, la souffrance, la vieillesse et la mort.

Un autre point qui me semble essentiel est le lien entre foi et guérison.

Des malades qui viennent vers lui avec confiance, Jésus n’exige que la foi car « Tout est possible pour celui qui croit. » (Mc 9,23)

Aux aveugles qui implorent sa pitié, Jésus demande de croire en sa puissance miraculeuse ; et il répond à leur attente en disant : « Que tout se passe pour vous selon votre foi ! »

> *[28] Quand il fut entré dans la maison, les aveugles s’approchèrent de lui, et Jésus leur dit : « Croyez-vous que je peux faire cela ? » Ils lui répondirent : « Oui, Seigneur. » [29] Alors il leur toucha les yeux, en disant : « Que tout se passe pour vous selon votre foi ! » [30] Leurs yeux s’ouvrirent (Mt 9,28-30)*

Ce rapport entre foi et guérison est tout particulièrement mis en valeur par saint Matthieu qui structure souvent ses récits autour de cette formule sur la foi.

La foi ne suit pas la guérison mais la précède. Elle pousse l’homme à s’approcher de Jésus malgré les obstacles, surmontant les tabous religieux et les hésitations de Jésus lui-même.

> *[13] Et Jésus dit au centurion : « Rentre chez toi, que tout se passe pour toi selon ta foi. » Et, à l’heure même, le serviteur fut guéri. (Mt 8,13)*

Et il n’y a donc pas de cas humainement désespéré pour cette foi qui se manifeste comme une ferme volonté.

Cette foi s’exprime dans le dialogue, sous forme de prière adressée à celui que les malades appellent « Seigneur », prière à laquelle Jésus répond par la guérison mais aussi par une parole sur la foi qui sauve.

> *[32] Jésus s’arrêta et les appela : « Que voulez-vous que je fasse pour vous ? » [33] Ils répondent : « Seigneur, que nos yeux s’ouvrent ! » (Mt 20,32-33)*

Car s’il est rare, dans l’Ancien Testament, que la guérison soit associée explicitement au salut, cette association est souvent présente dans les évangiles.

La guérison du malade est identifiée à une œuvre de salut, que ce soit chez Matthieu ou chez Marc, dans le récit de la guérison de la femme hémorroïsse, ou encore à propos de celle de l’aveugle de Jéricho.

[34] Jésus lui dit alors : « Ma fille, ta foi t'a sauvée. Va en paix et sois guérie de ton mal. » (Mc 5,34)

[52] Et Jésus lui dit : « Va, ta foi t'a sauvé. » Aussitôt l'homme retrouva la vue, et il suivait Jésus sur le chemin (Mc 10,52)

Saint Marc insiste tout particulièrement sur la venue du Règne de Dieu : tel est le message central proclamé par Jésus dès le début de son évangile.

[14] Après l'arrestation de Jean, Jésus partit pour la Galilée proclamer l'Évangile de Dieu ; [15] il disait : « Les temps sont accomplis : le règne de Dieu est tout proche. Convertissez-vous et croyez à l'Évangile. » (Mc 1,14-15)

Or, cet *euangellion*, cette Bonne Nouvelle, doit apparaître au travers d'évènements qui en manifestent l'authenticité.

La guérison des aveugles, des boiteux, des lépreux ou des sourds en fait partie.

[22] « Allez annoncer à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles retrouvent la vue, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres reçoivent la Bonne Nouvelle. (Lc 7,22)

Dans la « journée-type » que saint Marc nous présente en ouverture de son évangile, Jésus déploie une activité faite d'enseignement, d'exorcismes et de guérison.

Car, pour que Jésus puisse être reconnu comme quelqu'un qui enseigne avec autorité, il faut que ses actes manifestent aussi son pouvoir sur le mal.

La guérison du paralytique de Capharnaüm, que des hommes font descendre par le toit, est, à ce titre, caractéristique de la pensée de saint Marc.

Dans ce récit, Jésus commence par remettre ses péchés au malade et, s'il le guérit ensuite, c'est pour attester qu'il a ce pouvoir d'accorder le salut.

Car Jésus ne vient pas pour guérir mais pour dire que Dieu pardonne les péchés : la guérison signifie qu'en s'attaquant à la maladie, il veut détruire le péché.

Jésus guérit en réponse à une foi qui est première, mais la guérison est aussi le moyen par lequel l'homme <u>peut</u> croire que Jésus est le Sauveur des hommes.

Car la maladie a aussi une dimension symbolique de l'état dans lequel se trouve l'homme pécheur qui, spirituellement, est aveugle, sourd, paralysé…

Jésus se soucie de la totalité de la personne humaine. C'est pourquoi la guérison physique est le symbole de la guérison spirituelle que Jésus vient accomplir pour les hommes.

> *[03] Arrivent des gens qui lui amènent un paralysé, porté par quatre hommes. […] [05] Voyant leur foi, Jésus dit au paralysé : « Mon enfant, tes péchés sont pardonnés. » […] [10] Pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a autorité pour pardonner les péchés sur la terre… […] [11] lève-toi, prends ton brancard, et rentre dans ta maison. » [12] Il se leva, prit aussitôt son brancard, et sortit devant tout le monde. (Mc 2,3…12)*

Si les guérisons tiennent une place considérable chez saint Luc, l'auteur du troisième évangile ne nous les raconte pas pour le simple plaisir de l'anecdote mais parce qu'il veut nous donner un enseignement, et plus précisément un enseignement sur le salut.

C'est pourquoi il situe ces récits dans un contexte d'enseignement ; car, plus que chez les autres évangélistes, la guérison est, chez lui, liée à la parole de Jésus.

Dans le récit parallèle à celui que nous venons de voir chez saint Marc, la guérison du paralytique, Luc nous montre Jésus en train d'enseigner « des pharisiens et des docteurs de la Loi » ; et c'est dans cet enseignement que se situe la puissance du Seigneur, puissance dont les guérisons qu'il opère sont une attestation.

> *[17] Un jour que Jésus enseignait, il y avait dans l'assistance des pharisiens et des docteurs de la Loi, venus de tous les villages de Galilée et de Judée, ainsi que de Jérusalem ; et la puissance du Seigneur était à l'œuvre pour lui faire opérer des guérisons. [18] Arrivent des gens, portant sur une civière un homme qui était paralysé... (Lc 5,17ss)*

Dans le sommaire qui précède le discours des Béatitudes, saint Luc nous dit que la multitude des gens s'est rassemblée pour « l'entendre et se faire guérir de leurs maladies ».

> *[18] Ils étaient venus l'entendre et se faire guérir de leurs maladies ; ceux qui étaient tourmentés par des esprits impurs retrouvaient la santé. [19] Et toute la foule cherchait à le toucher, parce qu'une force sortait de lui et les guérissait tous. (Lc 6,18-19)*

Chez Luc donc, les guérisons – tout comme les autres miracles – ont pour but d'illustrer la parole de Jésus.

Dans les récits qu'il a en commun avec les autres synoptiques, Luc est également le seul à mentionner que les malades, qu'il s'agisse du paralytique ou de l'aveugle de Jéricho, rendent gloire à Dieu pour leur guérison.

> *[25] À l'instant même, celui-ci se releva devant eux, il prit ce qui lui servait de lit et s'en alla dans sa maison en rendant gloire à Dieu. (Lc 5,25)*

> *[43] À l'instant même, il retrouva la vue, et il suivait Jésus en rendant gloire à Dieu. (Lc 18,43)*

Le miraculé reconnait qu'en Jésus, c'est Dieu qui agit. Et parce qu'elle est action de Dieu, la guérison s'offre à la foi.

Elle apparait comme un acte salvifique et elle est d'ailleurs souvent désignée par le verbe « sauver » comme dans le cas du serviteur du centurion où la guérison est assimilée au fait d'être « sauvé ».

> *[03] Ayant entendu parler de Jésus, il lui envoya des notables juifs pour lui demander de venir sauver son esclave. […] [07] « Mais dis une parole, et que mon serviteur soit guéri ! » (Lc 7,3.7)*

Si le mot désigne la guérison, on pressent qu'il va plus loin, faisant du miracle un signe du véritable salut.

Si le miracle de guérison est un signe, cela veut dire qu'il n'est pas encore définitif.

D'abord, la guérison est un salut très limité en nombre : il y avait sans doute beaucoup de lépreux, de boiteux, d'aveugles ou de paralytiques au temps de Jésus, et, finalement, il en a guéri fort peu !

Et puis c'est aussi un salut limité qualitativement puisque, si Jésus a soulagé des misères et bien des épreuves corporelles en ce monde, il a guéri des corps qui restaient néanmoins appelés à mourir.

Les miracles de guérison ne sont donc que des promesses du salut définitif qui est la victoire sur le mal.

Ils anticipent en quelque sorte l'état de perfection que l'humanité retrouvera aux temps futurs dans le Royaume de Dieu.

Ils démontrent seulement que la force divine qui vaincra les forces du mal est déjà à l'œuvre ici-bas.

L'épisodes des dix lépreux, propre à saint Luc, est, en ce sens, caractéristique.

Les dix sont guéris mais un seul revient pour rendre grâce et c'est à lui que Jésus déclare : « Ta foi t'a sauvé »

C'est dire que la guérison n'est pas le véritable salut mais qu'elle n'en est qu'un signe.

Seul le dixième lépreux a trouvé le salut parce que la foi lui a fait reconnaître en sa guérison le don de Dieu.

[12] Comme il entrait dans un village, dix lépreux vinrent à sa rencontre. Ils s'arrêtèrent à distance [13] et lui crièrent : « Jésus, maître, prends pitié de nous. » [14] A cette vue, Jésus leur dit : « Allez vous montrer aux prêtres. » En cours de route, ils furent purifiés. [15] L'un d'eux, voyant qu'il était guéri, revint sur ses pas, en glorifiant Dieu à pleine voix. [16] Il se jeta face contre terre aux pieds de Jésus en lui rendant grâce. […] [19] Jésus lui dit : « Relève-toi et va : ta foi t'a sauvé. » (Lc 17,12…19)

Cette dimension signifiante des miracles est également perceptible dans le 4ème évangile.

Parmi tous les matériaux reçus de la Tradition, saint Jean ne retient que trois récits de guérison : celle du fils d'un fonctionnaire royal, rapportée également avec quelques différences par Matthieu et Luc, et deux récits qui lui sont propres : la guérison du paralytique de Bethzatha et celle de l'aveugle-né.

Le vocabulaire même du 4ème évangile insiste sur cette dimension signifiante.

Là où les synoptiques parlent en termes de « puissance » ou de « force » (dynameis), saint Jean parle de « signe » (semeion) ou d'« œuvre » (ergon)

Le signe est un geste posé par Jésus et qui manifeste sa gloire. Mais il renvoie surtout à l'heure où Jésus manifestera définitivement et pleinement sa gloire, et cette heure est celle de sa mort.

Les signes sont des actes où se lit déjà la gloire de Jésus, tout en orientant l'attention vers cette manifestation suprême de la gloire qu'est la croix.

Au travers de ses récits de guérison, Jean dépeint des personnes qui deviennent les « archétypes » des différents attitudes possibles face aux signes accomplis par Jésus.

Ainsi, le fonctionnaire royal croit-il à la parole de Jésus avant même l'accomplissement du signe.

Le signe ne fera que « renforcer » une foi déjà éveillée.

[49] Le fonctionnaire royal lui dit : « Seigneur, descends, avant que mon enfant ne meure ! » [50] Jésus lui répond : « Va, ton fils est vivant. » L'homme crut à la parole que Jésus lui avait dite et il partit. [51] Pendant qu'il descendait, ses serviteurs arrivèrent à sa rencontre et lui dirent que son enfant était vivant. [52] Il voulut savoir à quelle heure il s'était trouvé mieux. Ils lui dirent : « C'est hier, à la septième heure, (au début de l'après-midi), que la fièvre l'a quitté. » [53] Le père se rendit compte que c'était justement l'heure où Jésus lui avait dit : « Ton fils est vivant. » Alors il crut, lui, ainsi que tous les gens de sa maison. (Jn 4,49-53)

Dès le chapitre 5 de l'évangile selon saint Jean, le mot « œuvre » prend le pas sur le mot « signe ».

Les œuvres de Jésus sont un mystère dont la profondeur reste cachée à ceux qui ne le suivent et qui ne croient en lui qu'à la vue des signes accomplis sur les malades (cf. Jn 6,2).

> *36 Mais j'ai pour moi un témoignage plus grand que celui de Jean : ce sont les œuvres que le Père m'a donné d'accomplir ; les œuvres mêmes que je fais témoignent que le Père m'a envoyé. (Jn 5,36)*

Ainsi, la guérison du paralytique à la piscine de Bethzatha est-elle suivie d'une discussion à propos de « l'œuvre » de Jésus.

> *17 Jésus leur déclara : « Mon Père est toujours à l'œuvre, et moi aussi, je suis à l'œuvre. » 18 C'est pourquoi, de plus en plus, les Juifs cherchaient à le tuer, car non seulement il ne respectait pas le sabbat, mais encore il disait que Dieu était son propre Père, et il se faisait ainsi l'égal de Dieu. (Jn 5,17-18)*

Et celle de l'aveugle-né est présentée comme une manifestation des « œuvres de Dieu », des œuvres qui sont celles de celui qu'il appelle « mon Père ».

Ainsi, les œuvres de Dieu accomplies par Jésus le révèlent-elles comme « Fils ». Un Fils qui partage pleinement le pouvoir de vie que possède son Père.

La progression de la confession de foi de l'aveugle-né est, à cet égard, significative.

> *17 Alors ils s'adressent de nouveau à l'aveugle : « Et toi, que dis-tu de lui, puisqu'il t'a ouvert les yeux ? » Il dit : « C'est un prophète. » […]*
>
> *33 « Si lui n'était pas de Dieu, il ne pourrait rien faire. »*
>
> *38 Il dit : « Je crois, Seigneur ! » Et il se prosterna devant lui. (Jn 9,17.33.38)*

Lors de son premier interrogatoire, il reconnait en Jésus un prophète avant d'affirmer que cet homme ne peut que « venir de Dieu ».

Mais dans la conclusion du récit, Jésus le met en instance de décision : « crois-tu au Fils de l'homme ? »

Appelé à se prononcer, celui qui voit à nouveau avec ses yeux de chair, confesse sa foi, attestant qu'il « voit » désormais à un autre niveau en reconnaissant en Jésus la lumière venue dans le monde.

Dans l'évangile selon saint Jean, les récits de guérison, tout comme les autres signes, préparent clairement le lecteur à comprendre le mystère de la croix où la vie surgit de la mort.

Car c'est à la croix que le paradoxe de l'engagement de foi culmine ; et il y faut des yeux définitivement illuminés pour le comprendre.

Voir la gloire, c'est voir une mort comme une élévation et la source du salut définitif de l'homme.

De cette source va naître une communauté qui va reproduire les signes de Jésus.

Si, déjà au cours de son ministère public, Jésus partage son pouvoir de guérison avec ses disciples qu'il envoie en mission, c'est pour manifester que sa puissance salvifique restera à l'œuvre dans la communauté de ses disciples qu'est l'Église.

> *01 Alors Jésus appela ses douze disciples et leur donna le pouvoir d'expulser les esprits impurs et de guérir toute maladie et toute infirmité. (Mt 10,1)*

Cette puissance est attestée d'abord à travers les multiples guérisons miraculeuses qui seront réalisées par Pierre, Paul et leurs compagnons, et que rapportent le livre des Actes des apôtres (Ac 3,1ss ; 8,7 ; 9,32ss ; 14,8ss ; 28,8ss), des guérisons toujours accomplies « au nom de Jésus ».

> *06 Pierre déclara : « De l'argent et de l'or, je n'en ai pas ; mais ce que j'ai, je te le donne : au nom de Jésus Christ le Nazaréen, lève-toi et marche. » (Ac 3,6)*

Si saint Paul place le don de guérison parmi les charismes, il le subordonne à la mission kérygmatique et enseignante de l'Église, soulignant, comme Luc avant lui, que la guérison est au service de la Parole de Dieu dont elle n'est qu'une illustration.

> *28 Parmi ceux que Dieu a placés ainsi dans l'Église, il y a premièrement des apôtres, deuxièmement des prophètes, troisièmement ceux qui ont charge d'enseigner ; ensuite, il y a les miracles, puis les dons de guérison, d'assistance, de gouvernement, le don de parler diverses langues mystérieuses. (1 Co 12,28)*

Jésus avait promis à ceux qui croiraient en lui de pouvoir soulager les malades en leur imposant les mains.

Néanmoins, si saint Marc dit que tous « s'en trouveront bien », il ne dit pas qu'ils seront nécessairement guéris.

> *[17] Voici les signes qui accompagneront ceux qui deviendront croyants : en mon nom, ils expulseront les démons ; ils parleront en langues nouvelles ; [18] ils prendront des serpents dans leurs mains et, s'ils boivent un poison mortel, il ne leur fera pas de mal ; ils imposeront les mains aux malades, et les malades s'en trouveront bien. » (Mc 16,17-18)*

La lettre de Jacques invite également les malades à prier, et les membres de l'Église à prier pour les malades, sans pour autant promettre la guérison.

> *[13] L'un de vous se porte mal ? Qu'il prie. Un autre va bien ? Qu'il chante le Seigneur. [14] L'un de vous est malade ? Qu'il appelle les Anciens en fonction dans l'Église : ils prieront sur lui après lui avoir fait une onction d'huile au nom du Seigneur. (Jc 5,13-14)*

Ce qui est mis en avant, c'est toujours la prière « inspirée par la foi ».

C'est elle qui sauve le malade, « relevé » par le Seigneur et pardonné de ses fautes.

> *[15] Cette prière inspirée par la foi sauvera le malade : le Seigneur le relèvera et, s'il a commis des péchés, il recevra le pardon. [16] Confessez donc vos péchés les uns aux autres, et priez les uns pour les autres afin d'être guéris. La supplication du juste agit avec beaucoup de force. (Jc 5,15-16)*

Car si la guérison physique reste incertaine et de l'ordre de la grâce, le salut est bien promis à celui qui croit.

Ce que Dieu désire, dans le Christ, et au-delà de la guérison, c'est le salut de l'homme, de tout homme, quelles que soient sa condition et sa souffrance.

Nous le savons, la maladie ne disparaîtra pas en ce monde car elle reste l'expression de la contingence de notre humanité mortelle.

Cependant, ce qui fait partie de la mission confiée par Jésus à ses disciples, c'est la sollicitude envers les malades.

Nous avons, bien sûr, à soulager les souffrances des malades avec tous les moyens que permet la science médicale.

Mais au-delà des gestes thérapeutiques, les maladies des hommes supposent aussi, et même d'abord, que nous manifestions au malade présence et attention, cordialité et proximité… en un mot : que nous fassions preuve d'amour envers lui.

Notre priorité sera donc toujours, à l'exemple du Christ, d'accompagner les malades et de les réconforter dans leurs épreuves, quelles qu'elles soient, mettant en œuvre concrètement la parole de l'Évangile : « J'étais malade, et vous m'avez visité »

> *[35] Car j'avais faim, et vous m'avez donné à manger ; j'avais soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais un étranger, et vous m'avez accueilli ; [36] j'étais nu, et vous m'avez habillé ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus jusqu'à moi ! (Mt 25,35-36)*